

Du rifici chez les business(wo)men

Demonlover. Olivier Assayas

Philippe Gajan

Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2002). Review of [Du rifici chez les business(wo)men / *Demonlover*. Olivier Assayas]. *24 images*, (112-113), 38–38.

Du rififi chez les business(women)

PAR PHILIPPE GAJAN

DEMONLOVER ■ Olivier Assayas

Demonlover est soit un film profondément vain, soit un film profondément raté. Qu'allait donc faire Assayas (et nous par la même occasion) dans cette galère? Car après tout *Demonlover* est traversé par des thèmes qui, au mieux, ne brillent pas par leur originalité, un peu sur l'air de: «Tout n'est qu'apparence dans cette société de requins, et l'homme (la femme) ne laisse tomber le masque pour dévoiler sa véritable nature (forcément vile) que dans l'intimité». Au pire, le thème principal, façonné avec la délicatesse d'un gourdin, est confondant de naïveté voire réactionnaire et concerne le pouvoir de l'image, véritable démiurge dans le cas qui nous (pré)occupe, présence omnipotente et enjeu du 21^e siècle, qui, d'un côté traque jusqu'à cette même intimité et, de l'autre, régale nos instincts les plus bas (les sites de pornographie dégradante et de torture sur Internet). Le thème du rôle de l'image dans nos sociétés contemporaines est certes passionnant mais lorsqu'il est simplifié à l'extrême et réduit à ses aspects les plus manichéens comme c'est le cas dans *Demonlover*, on peut alors se poser la question de l'intérêt de la démonstration. Sur un thème similaire mais en version mystique, Wenders, cinéaste mieux armé que le tendre Assayas, s'était cassé les dents avec *Until the End of the World*. Ici, plus qu'à un échec, c'est à une véritable débandade que nous assistons. Qu'on en juge plutôt: un générique prometteur (ça s'arrêtera là) distille une imagerie numérique tonifiée par la musique de Sonic Youth; c'est déjà la fin, on pensait avoir basculé dans l'ère numérique, le générique devenant par là même le signe de ce passage quasi initiatique; Assayas allait dès lors nous offrir le premier film numérique et sceller le destin du deuxième siècle cinématogra-

phique. Las, après ces quelques secondes de fausse représentation, la caméra se met à inspecter une cabine d'avion version première classe. Des écrans innombrables déversent sans un murmure dans cette ambiance feutrée des images de violence qu'on distingue mal. Le décor est planté: il s'agira d'un thriller, un film d'espionnage dans les milieux d'affaires huppés dont l'enjeu est la



L'image, «Big Brother» et démon tentateur.

mainmise sur le marché ô combien lucratif des mangas pornographiques et de la diffusion sur Internet. L'image est ici l'ennemi, car elle est un mélange détonnant de «Big Brother» et de démon tentateur. Elle est aussi ce qu'on renvoie à l'autre. Alors côté parc zoologique, nous avons l'homme d'affaires mâle type ambitieux et viril, macho bien sûr (Charles Berling grossi pour l'occasion, ça c'est pour l'aspect qualité française qui s'exporte), la femme d'affaires, beauté glaciale intelligente et implacable (Connie Nielsen en transfuge de Hollywood), la secrétaire, diligente, efficace mais dévorée par un feu intérieur (Chloe Sevigny, égérie du milieu underground américain) et bien sûr l'autre mâle, le mâle suprême celui-là, chef de meute racé et machiavélique l'air de rien.

Ce joli monde s'étripe joyeusement pour le contrôle de la diffusion sur le net des

images de demain. Les sentiments exacerbés en lutte dans *Demonlover* font un peu penser à un *soap* américain qui ferait rimer trahison avec ambition. L'iconographie, elle, fait plutôt dans le chic bon genre: du luxe-à-la-française-que-le-monde-entier-leur-envie. Mais le plus remarquable reste la photo: léchée, froide, précise, elle est la plus belle réussite du film et donc sa perte. Car face à

un tel désastre on serait en droit d'attendre de l'auteur du lunaire et si beau *Irma Vep*, une once de détachement, un signe de connivence. Que nenni, empêtré dans son univers factice où tout n'est que signe justement, Assayas se perd à ce jeu de pistes. Hollywood ne fabrique pas toujours des films aussi ambitieux, mais ils sont le plus souvent soutenus par des scénarios en béton armé. *Demonlover*, non. Lui qui n'allait à peu près nulle part dès le début s'effondre à mi-parcours alors que la fin programmée — l'héroïne qui enfin s'ouvre à la tendre indifférence du monde

se retrouve hors jeu dans la «vraie vie» et dans le jeu du virtuel dont la pièce maîtresse est la chambre de torture livrée aux fantasmes des internautes — se dérobe sans cesse en raison de retournements de situations tous plus inintéressants les uns que les autres. Et comme rien ne nous sera épargné, nous aurons bien sûr droit à la séquence de l'ado (ado pas adolescent, c'est un film «branché» tout de même) qui fauche la carte de crédit de papa pour surfer sur ledit site de torture. Morale de l'histoire... Assayas s'est perdu au grand jeu de la globalisation des marchés. ■

DEMONLOVER

France 2002. Ré. et scé.: Olivier Assayas. Ph.: Denis Lenoir. Mont.: Luc Barnier. Mus.: Sonic Youth. Int.: Connie Nielsen, Chloe Sevigny, Charles Berling, Gina Gershon, Jean-Baptiste Malartre. 129 minutes. Couleur.